

Prosodie-discours : une interface à multiples facettes

Anne Lacheret-Dujour

Laboratoire MoDyCo, Université de Paris X-Nanterre
et Institut Universitaire de France

<anne@lacheret.com>

Résumé

Je propose de conduire une réflexion globale sur les recherches pluridisciplinaires menées actuellement à l'interface de la prosodie et du discours. Pour ce faire, je montrerai quel type de dialogue a pu s'amorcer entre les communautés scientifiques au cours de ces dernières années autour de thématiques plurielles concernant à la fois la dimension structurelle, sémantico-pragmatique et intersubjective du message parlé. Une science étant cumulative par essence, je présenterai ensuite certains soubassements épistémologiques fondamentaux pour les recherches actuelles ; j'insisterai sur l'apport marquant de quelques figures pionnières qui ont su, dans un contexte linguistique de frilosité générale au regard du discours et de la prosodie, ouvrir des pistes de réflexion qui imprègnent les travaux d'aujourd'hui. Pour finir, j'entamerai une discussion critique sur les différents angles d'attaque envisagés pour appréhender les relations entre discours et prosodie, les méthodes et les points de vue que l'on peut observer, et par delà les spécificités des uns et des autres ou les axes de convergence, les points qui restent problématiques parce que contradictoires ou demandant des mises à plat terminologiques, méthodologiques et conceptuelles.

1. Introduction

Une réflexion générique sur l'interface prosodie-discours et sur les contributions de la prosodie à la construction du sens en contexte ne va pas de soi vu le foisonnement du domaine : dans les thématiques qu'il convoque et les niveaux d'analyse linguistique concernés, mais aussi dans les disciplines scientifiques impliquées et les questions particulières auxquelles ces dernières tentent de répondre à travers cette question générique. Une telle réflexion suppose d'être menée dans un cadre épistémologique bien défini (a posteriori mais aussi programmatique) autour de points précis et circonscrits, de façon à éviter l'écueil de l'éclatement, risque réel dans le contexte contemporain. Certes, définir ce cadre n'échappe à un certain parti-pris¹, j'en suis consciente. Aussi, pour essayer à la fois de limiter la subjectivité du

¹ Le regard du chercheur qui sonde la réalité scientifique du moment en fonction de ses domaines d'investigation et de ses propres attentes.

propos et l'éparpillement d'informations listées sous forme d'une bête nomenclature nécessairement incomplète et somme toute pas très enrichissante, je préfère sélectionner certains thèmes majeurs soit parce qu'ils illustrent les ponts qui ont pu s'ériger et les dialogues s'instaurer entre différentes communautés, mettant en exergue les caractéristiques pluridisciplinaires des recherches en prosodie discursive et le parti qu'on pu tirer les chercheurs d'un dialogue fructueux autour de cette thématique, soit au contraire, parce qu'ils mettent en lumière des questions non résolues et à explorer encore d'avantage, appelant des outils conceptuels et/ou méthodologiques à préciser.

Dans un premier temps donc, j'envisage d'aborder la notion d'interface en cernant ses pourtours thématiques, disciplinaires et domaniaux. Je propose ensuite de poser quelques repères historiques qui permettront de rappeler pourquoi les recherches en prosodie et discours n'ont vu le jour que récemment au sein de la linguistique, quelles en sont les raisons à la fois technologiques et idéologiques (la façon de penser notre science, son programme et ses objets ? Malgré les restrictions envisagées par la linguistique structurale, je mentionnerai quelques figures fortes et pionnières, dont l'intérêt majeur est d'avoir su poser les bases des réflexions contemporaines à l'interface de la prosodie et du discours, *i.e.* sans lesquelles la richesse des travaux menés aujourd'hui ne pourrait être ce qu'elle est. Il s'agira enfin de proposer une synthèse des angles d'attaque envisagés pour penser l'interface prosodie-discours, les outils théoriques et méthodologiques utilisés pour ce faire. Ce sera là l'occasion de mettre en garde contre les amalgames trop hâtifs qui pourraient résulter d'ambiguïtés terminologiques d'une part (voir la notion de *période* discutée au § 3.2), d'objectifs communs mais qui relèvent de présupposés scientifiques radicalement différents d'autre part. Ces différents points conduiront à une conclusion prospective pour amorcer le débat sur nos recherches de demain.

1. Comment préciser la notion d'interface : thématiques, domaines et disciplines

Objet à double facette, le discours peut être décrit à la fois comme un processus énonciatif qui exploite les diverses ressources langagières (outils verbaux et para-verbaux) pour arriver à ses fins communicatives et comme un objet fini, résultat du processus en question et qui en porte les traces. En conséquence, à l'interface de la prosodie et du discours, deux domaines d'étude complémentaires s'appellent : celui du contexte de production (situation de communication, enjeux co-énonciatifs) et celui des traces linguistiques que le discours engendre

(valeur conceptuelle et pragmatique des expressions linguistiques portées par le message)². Toute la difficulté consiste justement à développer des théories qui rendent compte judicieusement de ce double processus, du point de vue de la production mais également de l'interprétation.

On saisit là très vite la complexité du domaine à décrire, son foisonnement et les thématiques extrêmement riches et variées qu'il convoque, qu'un simple survol des manifestations scientifiques récentes illustre (en particulier : Interfaces prosodiques 2003, Interfaces Discours-Prosodie 2005 et 2007, Speech Prosody 2006, 10th International Pragmatics Conference 2007³). Dans la perspective qui est la nôtre ici, il s'agit alors de voir comment ces thématiques s'appellent les unes les autres de manière cohérente et le type de liens qu'elles peuvent tisser à l'interface des domaines linguistiques en interaction étroite afin d'envisager une boucle de traitement optimale (phonétique et phonostylistique, phonologie, syntaxe, sémantique et pragmatique, linguistique textuelle, linguistique cognitive). Interface entre domaines linguistiques mais aussi entre disciplines scientifiques, la problématique prosodie-discours s'illustre également dans un échange multidisciplinaire fructueux et sans cesse renouvelé à travers des perspectives complémentaires, qui fait dialoguer linguistique théorique, traitement automatique des langues et intelligence artificielle, psychologie expérimentale, neurosciences, linguistique clinique, philosophie du langage, et ethnographie de la communication.

Pour s'y retrouver face à ce foisonnement, on peut poser les deux thématiques fédératrices suivantes :

- perspective informationnelle (premiers plans et arrières plans discursifs)⁴,
- perspective discursive (marqueurs de cohésion et de cohérence, indices de segmentation, genres discursifs, parole expressive, régulation interactionnelle).

Ce sont ces différents points que je passerai en revue dans la première partie de ma communication pour montrer quelles questions linguistiques majeures ils peuvent soulever, et quels faits de langue ils convoquent.

² Voir chez Di Cristo (2006), l'opposition *text-external world / text internal world*.

³ Pour une revue exhaustive depuis 1993, voir les références mentionnées dans Di Cristo (2006).

⁴ Correspondant à des terminologies diverses dans la littérature : *topic/comment, thème/rhème, focus*, etc.),

1.1. Prosodie et pragmatique : le marquage intonosyntaxique du traitement de l'information

Un des domaines les plus explorés à l'interface de la prosodie et de la pragmatique⁵ est sans doute celui de la **projection des contraintes de la structure communicative sur l'organisation intonosyntaxique du message**. Se trouvent donc unis syntacticiens, phonéticiens et phonologues pour travailler de pair autour de la thématique et penser l'interface prosodie-syntaxe, à savoir préciser le rôle de ces deux modules⁶ dans le marquage linguistique de la structure communicative. L'option méthodologique la plupart du temps retenue⁷ pour ce faire repose sur l'application d'un *principe d'économie et d'équilibrage du système*, et postule une sorte de répartition du travail entre la syntaxe et la prosodie (Lacheret 2003, Simon 2004), la prosodie pouvant prendre le relais pour coder les instructions pragmatiques non codées par la syntaxe (ex. le marquage du focus par des moyens uniquement accentuels, un détachement exclusivement prosodique du topic)⁸. Dans les contextes où les deux modules sont impliqués, il s'agit alors d'explorer la redondance des marques et de lui trouver des justifications pragmatiques et cognitives. Par exemple, l'accessibilité d'un référent impose un mode de notation bien particulier et on peut formuler l'hypothèse que moins un référent est accessible, plus les outils syntaxiques et prosodiques seront mobilisés pour son codage.

L'analyse des structures segmentées (clivées, constructions détachées, incises, énoncés parenthétiques, etc.) constitue le point d'ancrage privilégié pour aborder le domaine et tenter de répondre à des questions majeures. En particulier : quels sont les marqueurs intonosyntaxiques associés à la fonction topicale ou focale dans une langue ? Existe-t-il des constructions spécialisées pour le marquage de telle ou telle fonction pragmatique (clivage syntaxique et/ou saillance prosodique pour le focus, indices prosodiques de focus large ou étroit, principe du contour prosodique dominant et de frontière prosodique obligatoire pour la démarcation à droite du topic, etc.) ? Quelles peuvent être les conséquences structurales induites par le marquage prosodique des fonctions pragmatiques sur le reste de l'énoncé (profil prosodique des segments pré- et post-focaux) ?

Questions majeures pour l'exploration d'une langue donnée, elles sont également essentielles dans la perspective d'une approche inter-

⁵ Pour des travaux précurseurs, voir en France Rossi & al (1981).

⁶ J'entends par *modules* des niveaux d'analyse distincts pour le linguiste, cela ne présage en aucun cas d'une quelconque modularité cognitive.

⁷ Critiquée par certains, voir à cet égard la position de l'école de Fribourg.

⁸ Voir Magne & al (2005), Lacheret & François (2004).

langues : quelles sont, au delà des invariants linguistiques, si tant est qu'on puisse les préciser sur le plan strictement prosodique (Mettouchi & al. ici même), les ressources spécifiques à des types de langues ? De quelle manière, en fonction d'une instruction pragmatique universelle que l'on pourrait résumer comme suit : *comment communiquer ce que j'ai à dire et ce que je pense sur ce que je dis de façon optimale*, les langues s'en sortent avec les outils dont elles disposent (Lacheret & François 2003) ? De façon plus précise encore, comment l'étude des langues à petite diffusion (Rose & Vanhove 2007), ou les travaux sur l'acquisition du langage (Lacheret & al. 2000, Martel 2001), peuvent tirer profit des hypothèses, descriptions et théories développées sur les langues véhiculaires. En retour, comment de telles recherches nous amènent à réorienter notre regard sur nos propres objets théoriques, à en cerner les limites et aller toujours de l'avant pour explorer d'autres pistes ?

1.2. Le vouloir dire, le comment dire, l'état du dire : traces prosodiques des processus langagiers

Si contrairement à la démarche structuraliste classique (Lambrecht 1994), on ne se contente pas de restreindre le marquage de la structure communicative à des contraintes strictement informationnelles (information connue vs. nouvelle), mais qu'on envisage également la dimension subjective, le problème n'est plus seulement le traitement de l'information en tant que tel mais également les modalités de ce traitement. L'activité de langage peut être vue alors comme la construction devant un auditoire d'une représentation d'une certaine réalité, et selon un certain éclairage qu'on peut nommer à l'instar de Grize (1990), *schématisation discursive*. À cette dimension intersubjective sont associées une multiplicité d'études sur la valeur illocutoire des contours prosodiques, qui s'inscrivent dans la continuité des travaux de Crystal (1969), Cruttenden (1986) et Bolinger (1989), pour ne citer que certaines références majeures. De manière plus récente, elle explique l'emprunt plus ou moins explicite aux concepts de la théorie de l'énonciation, en particulier celui de *co-énonciation* qui met en jeu l'ensemble des représentations que l'énonciateur se fait de la pensée qu'il prête à son co-énonciateur, des connaissances partagées et de l'univers de référence commun (Morel & Danon-Boileau 1998)⁹. La dimension intersubjective permet également de comprendre le parti que l'on peut tirer des hypothèses et des concepts théoriques postulés

⁹ Voir Marandin & al (2004) et Delais (2005) pour des préoccupations équivalentes menées dans un cadre théorique différent. Selon les auteurs, l'actualisation des contours prosodiques reflète la façon dont le locuteur se positionne par rapport aux croyances de son interlocuteur (croyances conflictuelles ou non).

dans le cadre des grammaires cognitives¹⁰, qui illustrent de façon claire la volonté de s'affranchir du carcan de la linguistique structurale et de ses axiomes posés comme irréfutables (cf. *infra*, § 3.3).

Ensuite, si l'on rappelle que le discours relève d'un ensemble d'usages linguistiques codifiés, subordonnés à une pratique sociale, la question de l'intersubjectivité, c'est aussi celle du genre, du type et du style de discours (Biber 1988). Elle appelle une autre question, cruciale sous l'angle méthodologique, celle des observables (cf. *infra*, § 4.2) : comment constituer un corpus d'étude de référence, *i.e.* représentatif de différents genres discursifs pour recenser les variations prosodiques spécifiques mais aussi mettre au jour, par delà l'hétérogénéité, les constructions intono-discursives invariantes qui relèvent de processus de construction génériques ? A cette question du genre discursif, vient s'accrocher la thématique fort ancienne de la dimension expressive du message (*infra*, § 2.2). Le regain d'intérêt ces dernières années pour les dimensions expressive et émotive de la parole, toute discipline confondue (phonostylistique, traitement automatique de la parole, mais également neurosciences cognitives et psychologie développementale), réactive des questions de fond qui interrogent simultanément la matérialité prosodique du message parlé et ses corrélats cognitifs.

Venons-en maintenant à la thématique de la cohésion discursive : pour une pratique discursive donnée, le produit de l'activité de discours est censé, toute chose étant égale par ailleurs¹¹, constituer un objet empirique cohésif et cohérent (Rastier 1989). Or, l'exploration des marqueurs prosodiques de cohésion discursive apparaît dorénavant possible grâce au socle de connaissances et d'outils conceptuels accumulés en analyse du discours, dans des perspectives théoriques multiples : sociolinguistique, textuelle, dialogique, cognitive (Rastier 1989, Charolles 1997, Roulet & al 2001, Charaudeau & Maingueneau 2002, Adam 2005). Certes, au sein de ces travaux abondants, peu sont dévolus à l'oral, cela dit, il ne semble pas aberrant de penser que les concepts développés à partir de l'observation de discours écrits puissent être exportés à l'analyse de la langue parlée moyennant des remaniements s'ils s'avèrent nécessaires (Biber 1988, Biber & al. 1999). Un travail systématique reste donc à faire pour réaliser cette interface

¹⁰ Voir les concepts de *distribution différentielle de l'attention*, de *focus d'attention*, de *sailance* et de *accessibilité cognitive*, de *représentation mentale* et de *scène verbale*, enfin de *dynamique des formes*.

¹¹ C'est là un thème de recherche fécond aujourd'hui en linguistique clinique (voir la parole autistique ou les productions des schizophrènes) : quel diagnostic et quel bilan peut-on tirer sur l'absence des marqueurs de cohésion discursive ? Quelle est leur nature ? Dans quelle mesure la prosodie est impliquée ?

écrit-oral et organiser le plus efficacement possible ces transferts¹². En outre, la question de l'adaptation des modèles n'est pas restreinte à l'analyse du discours, c'est là une question générique qui se pose dans toutes les langues à tradition écrite pour lesquelles la linguistique a d'abord été une linguistique de l'écrit. Elle concerne donc également la syntaxe comme la prosodie¹³. En syntaxe, on le sait, les constructions spécifiques de l'oral spontané échappent bien souvent aux cadres théoriques développés pour rendre compte de la structure syntaxique de l'écrit (Blanche-Benveniste & al 1990). Quant à la prosodie, si pour certains un transfert immédiat est tout à fait envisageable et a de fait été envisagé (Martin 2006), pour d'autres, les problèmes sont loin d'être résolus. Ceci étant posé, les travaux sur la fonction cohésive des indices prosodiques s'articulent autour de deux axes complémentaires : 1) l'analyse de la valeur sémantico-pragmatique intrinsèque, ouvrante ou ponctuant, des connecteurs discursifs, notamment les adverbes énonciatifs, 2) l'étude des relations entre segments discursifs (ex. marquage suprasegmental des chaînes de coréférence, processus anaphoriques et déictiques)¹⁴. Enfin, une perspective prometteuse est également en train de s'amorcer dans le cadre des recherches extrêmement actives aujourd'hui sur les processus de grammaticalisation dans les langues avec les travaux de Wichmann (2006, 2007). L'objectif : expliquer et illustrer comment les processus de grammaticalisation¹⁵ sont reflétés par la prosodie de la parole contemporaine.

Avant de refermer ce chapitre sur les traces prosodiques des opérations discursives, quelques mots s'imposent sur la question de la régulation dialogale dans l'échange langagier et du marquage linguistique des unités conversationnelles pertinentes (Auer 1996, Ford & Thomson 1996, Selting 1998). Un des enjeux est de continuer à explorer et préciser le rôle des contours prosodiques dans le marquage des unités de construction de tours (*Turn-Constructional Units*) en revisitant ici encore la notion épineuse de terminalité (Szczepek Reed 2004, Portes & Bertrand 2006, *infra*, § 3.1).

¹² Notons qu'un processus épistémologique de transfert des concepts de genre, style, etc. s'opère depuis une 25aine d'années dans le domaine de l'anthropologie de la parole (Bauman 1975, Eckert & Rickford 2001).

¹³ Cette dernière a d'abord été théorisée à partir de l'observation de phrases lues, produites en situation de laboratoire.

¹⁴ Voir les travaux récents de Cornish (2006) sur l'anaphore et la deixis en anglais, dans le cadre d'une approche cognitive du discours fondée sur l'hypothèse d'un mécanisme différentiel de l'attention.

¹⁵ Processus qui mettent en jeu des unités pour lesquelles la fonction de structuration discursive prend le pas sur la signification lexicale.

2. L'objet de la linguistique : point de vue dominant versus pionniers et fédérateurs

La question de l'interface prosodie-discours conduit à un moment où l'autre à essayer de comprendre pourquoi les recherches sur ce thème ont mis si longtemps à s'imposer et à trouver une légitimité au sein de la communauté scientifique. La dimension technologique, tout comme les facteurs de complexité, constituent deux causes majeures. Mais ils n'expliquent pas tout : il faut aussi invoquer des causes internes à la linguistique.

Du côté technologique et instrumental d'abord, deux facteurs doivent être invoqués. En premier lieu, l'exploration de l'interface prosodie-discours suppose un outillage suffisamment sophistiqué pour pouvoir effectuer des traitements qualitativement et quantitativement pertinents, mais aussi suffisamment simple et accessible pour qu'il ne reste pas la chasse gardée des phonéticiens et des spécialistes de traitement du signal. La diffusion de tels outils est récente et ces derniers, bien qu'offrant déjà de nombreuses possibilités de traitement, ne sont pas encore optimaux et ne répondent pas à toutes les questions, nous y reviendrons dans la conclusion¹⁶. En second lieu, le développement d'un champ scientifique spécifique est d'autant plus dynamique qu'il répond à une certaine demande sociale. De ce point de vue, le développement des nouvelles technologies et les attentes en traitement automatique de la parole sont telles qu'elles expliquent l'essor des recherches à l'interface de la prosodie et du discours. La multiplication des recherches sur la parole expressive est à cet égard significative, elles appellent des modèles riches pour la reconnaissance automatique des émotions et leur simulation par voix de synthèse.

Sous l'angle de la complexité ensuite, la compréhension d'un système et de son fonctionnement global ne peut être conduite que progressivement, des objets les plus compatibles avec le cadre théorique posé pour poursuivre l'analyse par la prise en compte d'objets plus complexes. Et c'est sans doute ici, plus encore que dans des causes technologiques exogènes que l'on met le doigt sur le cœur du problème : les causes internes à la linguistique. Si l'on suit à la lettre les dernières lignes du cours de linguistique générale de Saussure : « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même », alors effectivement, on ne voit pas

¹⁶ Voir la nécessité de disposer d'outils pour la détection automatique des proéminences (pierre angulaire des traitements prosodiques), l'accord à trouver sur un système de transcription standard de la prosodie, la mutualisation de bases de données permettant l'échange de ressources à l'interface de la prosodie et du discours. Sur ce point, cf. Delais-Roussarie & al (2006) et Avanzi & al (à par.).

bien ce qu'il y aurait à dire de pertinent sur la prosodie en situation de discours » (Saussure, éd. de 1972, 317).

2.1. L'objet de la linguistique : la langue envisagée en elle-même et pour elle-même

Penser le discours, c'est avoir à faire au langage là où il fait sens, c'est-à-dire dans des situations de communication qui mettent en jeu des stratégies d'interlocution, des positions sociales et historiques déterminées (Maingeneau 1996). Penser la prosodie, c'est prouver qu'elle appartient à la grammaire au même titre que la syntaxe et la sémantique avec lesquelles elle entretient des rapports étroits, et qu'elle relève de la modélisation phonologique tout comme les unités phonématiques (Faure 1970, Rossi & al 1981, Bolinger 1989). Mais derrière tout cela, c'est aussi et surtout essayer de justifier le domaine comme axe de recherche à part entière au sein de la linguistique structurale. Or le domaine échappe au cadre de description et à la doxa ambiante, force est de l'admettre (voir en France, l'influence de Martinet et ailleurs celle de la grammaire générative).

Au cœur du langage sans aucun doute, la prosodie reste bel et bien en marge de la linguistique¹⁷ : les caractéristiques intrinsèquement continues des objets à décrire et l'aspect graduel des différences observées échappent à l'analyse structurale classique fondée sur la manipulation d'unités discrètes et distinctives. Par rapport à cette position dominante, quelle attitude adopter : essayer de trouver un compromis et arriver à convaincre ses pairs que le cadre théorique posé par la linguistique structurale est bien apte à rendre compte des faits prosodiques, autrement dit que ces derniers n'échappent pas au cadre de la double articulation ? Ou s'affranchir radicalement de ce cadre pour en proposer un autre, mieux adapté à l'objet ? Peut-être est-il trop tôt avant de renoncer complètement, peut-être une certaine peur, une certaine frilosité empêchent une coupure radicale, toujours est-il que les intonologues de l'époque choisissent la première voie. L'objectif : montrer comment les unités prosodiques ont, au-delà de certaines caractéristiques motivées, un statut arbitraire, qu'elles sont discrètes et, dans une certaine mesure distinctives, et qu'en conséquence elles appartiennent à la double articulation du langage, et à ce titre doivent faire partie de la description phonologique (Faure 1970). Rossi (1977) élargit le débat en mettant en exergue un point central : les critères paradigmatiques (commutation) ne suffisent pas pour traiter de la phonologie de la phrase, il faut également tenir compte de son organisation syntagmatique, pour, au-delà d'une fonction pure-

¹⁷ Et c'est sans doute pour cette raison qu'elle a tant à partager avec le discours.

ment distinctive, traiter la fonction contrastive de la prosodie. La démarche est originale et capitale pour ce qui va suivre (cf. *infra*, §. 3). Mais les arguments sans doute un peu faibles, le compromis trouvé trop bancal par rapport à l'exigence de la rigueur scientifique qui appelle une question de fond : quelle est véritablement la place de la prosodie dans une théorie du signe telle que la concevait Saussure ? Pour Hagège (1979, 6 et 29) :

« ou bien l'on entend faire une place égale, dans une perspective fonctionnaliste intégrale, à tout ce qui s'inscrit dans la relation entre le sens et la forme, auquel cas l'intonation ne peut être l'objet d'aucune exclusive ; ou bien l'on choisit à dessein un réductionnisme qui a du moins le mérite de tracer un champ précis à la recherche, en caractérisant par différence cela même que l'on exclut de la définition (...) Il est clair donc, que l'intonation ne peut pas être comprimée, quelque artifice qu'on déploie à cette fin, dans le cadre de la double articulation (...). Pour traiter l'intonation en l'intégrant au nombre des faits linguistiques définis par le relais qu'ils instaurent entre la forme et le sens, il faut aménager un autre cadre. ».

Mais ne soyons pas ingrats, l'état d'esprit dominant ne saurait, ne devrait gommer les travaux pionniers de précurseurs, pour certains peut-être trop méconnus par la communauté, et à qui il est tant de rendre hommage pour le combat qu'ils ont mené en marge de la linguistique, et les pistes qu'ils ont balisées.

2.2 *Communication et genre discursif : les précurseurs*

Pour mieux saisir l'héritage des uns et des autres¹⁸, repartons de l'opposition discours/énoncé (Benveniste 1966) qui oppose l'acte de communication déterminé par des conditions socio-historiques spécifiques, dont rendent compte notamment les genres de discours, et la structure linguistique qui en porte les traces (cf. *supra*, §1).

Sous l'angle de la communication d'abord, j'insisterai sur l'apport considérable des travaux de Bühler (1934) dont on connaît l'impact en linguistique structurale (Troubetzoy 1949, Jakobson 1963) mais dont on saisit peut-être moins bien le caractère visionnaire dans le contexte des perspectives contemporaines qui nous intéressent ici (cf. *infra* § 3.2). Théorie de la relation et de la synthèse, théorie pragmatique avant la lettre, la *sprachtheorie* s'inscrit dans une conception holiste et dynamique du sens, selon laquelle une interprétation pertinente des énoncés exige que l'on prenne en compte les relations qui les unissent à l'environnement dans lequel ils se trouvent. Concrètement, elle repose sur un *principe de contextualisation* qui stipule que le sens des signes linguistiques constitue le produit de leurs interactions avec

¹⁸ Encore une fois dans une perspective qui ne prétend nullement à l'exhaustivité (pour une discussion riche, voir Rastier 1991).

l'environnement dans lequel ils apparaissent, que celui-ci soit d'ordre linguistique, ou extralinguistique. Autrement dit, puisque les sciences du langage ont pour objet d'envisager les phénomènes langagiers sous l'angle de leur fonction sémiotique, ces derniers sont vus ici comme des signes dont la valeur est déterminée de façon intersubjective dans le système de la langue. C'est l'acte langagier qui confère aux constructions linguistiques leur signification précise dans le discours. Pour bien la saisir, il ne suffit pas d'explorer la fonction représentative du langage mais également les fonctions expressive et incitative, l'une exprimant l'intériorité du sujet, l'autre visant à influencer sur le comportement. Un pas restait à franchir, et il l'a été, pour que ces fonctions *ectolinguistiques* deviennent des sujets dignes de réflexion pour la linguistique (Jakobson 1980) et fassent l'objet d'explorations exhaustives avec, en France notamment, les travaux de Fonagy (1983). Il y a là tout un pan de réflexion théorique qui sert de soubassement aux travaux d'aujourd'hui et de demain, menés autour de thématiques spécifiques : le symbolisme sonore, la sémiotique vocale et verbale, la typologie des émotions, les variations phonostylistiques, les métaphores intonatives et les clichés mélodiques ; qui toutes à leur façon continuent à interroger la dualité du signe prosodique, son caractère doublement motivé et conventionnel (Léon 1993), et donc de ce point de vue alimentent le débat : quelle théorie du signe serait la plus apte à rendre compte des phénomènes observés ?

Selon Bühler enfin, l'interdisciplinarité peut être et doit être l'instrument de la réflexion épistémologique sur les sciences et donc au service de la science elle-même. A cet égard, l'apport de la philosophie et plus précisément de la phénoménologie du langage¹⁹ constitue par bien des aspects une source de renouveau épistémologique pour la linguistique.

Quelques mots pour achever ce paragraphe sur les travaux fondateurs de Bakhtine concernant la thématique du *genre*, incontournables pour les études d'aujourd'hui et de demain (voir la question majeure des corpus d'analyse, *supra* § 1.2, *infra*, § 4.2). Ces travaux programmatiques amorcés dans les années 50 ont mis en évidence un espace intermédiaire entre le système de la langue et la contingence de la parole, fondé sur des régularités et des contraintes thématiques, formelles, et énonciatives engendrées par les genres de discours. Autrement dit, le système linguistique ne peut à lui seul permettre l'engendrement d'un discours. D'autres codifications de nature sociale entrent en jeu et notamment le genre :

¹⁹ Selon laquelle, l'intuition sensible est fortement fondée sur des facteurs perceptuels et expérimentaux globaux.

« Si les genres du discours n'existaient pas et si nous n'en avions pas la maîtrise, et qu'il nous faille les créer pour la première fois dans le processus de la parole, qu'il nous faille construire chacun de nos énoncés, l'échange verbal serait quasiment impossible » (Bakhtine 1984, 285).

Dans la pratique, un discours est articulé en divers genres, au contenu structurel spécifique et correspondant à autant de pratiques sociales

« Une fonction donnée (scientifique, technique, idéologique, officielle, quotidienne) et des conditions données, spécifiques pour chacune des sphères de l'échange verbal, engendrent un genre donné, autrement dit un type d'énoncé donné, relativement stable du point de vue thématique, compositionnel et stylistique » (Bakhtine 1984, 269).

Ces travaux ont été approfondis ces 15 dernières années par un certain nombre de chercheurs qui redéfinissent un genre de discours comme une série de réglages opérant au niveau de l'ancrage socio-historique du sujet (niveau communicationnel), de la dimension matérielle (caractéristiques formelles du support de communication), de la thématique (niveau sémantique), de l'agencement compositionnel (contraintes structurelles), des séquences discursives et du style (voir en particulier Swales 1990, Maingueneau 1996, Adam 1999). Que pouvons nous retenir de cet aperçu sinon que : en s'actualisant dans telle ou telle situation concrète, un discours affiche nettement les conventions du genre dans lequel il prétend s'inscrire et manifeste plus ou moins les traces de la subjectivité du locuteur. La question reste alors, dans la problématique précise qui est la nôtre ici, de comprendre le rôle de la prosodie dans ces manifestations et cela aux différents niveaux de l'analyse : communicationnel, formel (discours oralisé vs. spontané), sémantique et structurel (cf. *supra*, § 1.2).

3. Penser l'interface prosodie-discours aujourd'hui : angles d'attaque, points de vue et méthodes

Deux perspectives sont envisagées dans les travaux actuels sur l'interface prosodie-discours, l'une s'inscrit en production, l'autre en compréhension. La première correspond à une approche logico-algébrique, formelle et généralement compositionnelle de la structure intonodiscursive²⁰. La seconde s'inscrit dans une démarche fonctionnelle et herméneutique²¹ : il s'agit de comprendre le rôle des indices

²⁰ Les travaux qui relèvent de ce cadre s'inscrivent dans le paradigme de la phonologie multilinéaire.

²¹ Les travaux se développent délibérément en dehors du cadre de la phonologie multilinéaire, une des raisons majeures de cet évitement, à mon sens, étant que les outils formels développés en phonologie multilinéaire sont inadéquats pour rendre compte de la prosodie du discours (*i.e.* appareillage lourd pour effets interprétatifs pauvres).

prosodiques dans l'interprétation des énoncés en prenant en compte de manière centrale la dynamique interlocutive du discours. La différence d'approche a également un impact fort sur la façon de concevoir le signe prosodique cf. *infra*, § 3.3).

En fait, les deux approches sillonnent nombre de terrains communs, tant concernant les thématiques d'étude qui s'articulent toutes autour du problème de la visée communicative (empaquetage informationnel, expression du point de vue et prise en charge énonciative) que dans certains soubassements théoriques (philosophie du langage, grammaires fonctionnelles, modèles inférentiels). Et il serait restrictif de ne pas mentionner les passerelles qui ont pu être établies entre approches formelle et fonctionnelle (réflexion poussée sur les relations formes-fonctions, prise en compte des dimensions sémiologique et pragmatique du langage)²². Cela dit, ces deux courants restent radicalement différents dans la façon de penser l'objet et dans les méthodes déployées pour le cerner. La question est alors de bien faire la part des choses entre les points de convergence et la spécificité des uns et des autres, concernant d'une part le statut démarcatif de l'unité intonative et les primitives utilisées pour en rendre compte, d'autre part sa portée sémiotique. Enfin, la discussion ici conduite exige également de poser quelques jalons de réflexion au sujet de l'importance que l'on décide d'accorder ou non à la matérialité des faits prosodiques dans l'analyse, et la façon dont on peut justifier ce choix.

3.1. Statut démarcatif de l'unité intonative dans la segmentation discursive

Il est généralement admis que les unités prosodiques maximales correspondent à des unités discursives minimales, c'est-à-dire à des points charnières dans l'articulation du discours. En situation d'interaction verbale notamment, la prosodie contribue à délimiter les interventions des locuteurs en signalant leur ouverture et leur fermeture, elle permet ainsi le passage des tours et la régulation dialogale, elle donne également des indications sur le regroupement hiérarchique d'interventions complexes (Grobet 2002, Simon 2004).

Reste à statuer sur les indices phonétiques qui nous permettent d'isoler ces unités maximales et donc à évaluer leur valeur démarcative au plan discursif. Pour certains, seuls les contours conclusifs peuvent jouer ce rôle, indiquant par là même la remise à zéro de la mémoire discursive. Les contours continuatifs pour leur part ne sont que des indicateurs de structuration interne, liés à la constituance micro-

²² Voir en particulier Hirschberg (2002), Di Cristo (2004), Marandin & al (2004), Delais (2005), Hirst (2005) pour une réflexion formes-fonctions.

syntactique (Mertens 1987, Berrendonner 1993)²³, voire dépendant de contraintes rythmiques, Delais 2005²⁴). D'autres regrettent que cette mise en exergue de la fonction structurale des contours rende opaque le rôle dialogique fondamental des continuatifs qui indiquent des points stratégiques dans le déroulement des conversations (Portes & Bertrand 2006). Pour d'autres enfin, y compris en situation de discours monologique, l'analyse des données révèle que les frontières prosodiques terminales recouvrent un ensemble de réalisations acoustiques variables, que certains locuteurs sont très parcimonieux dans l'actualisation des contours descendants ; l'opposition \pm conclusif ne serait donc pas pertinente pour rendre compte des unités prosodiques maximales (Avanzi & Martin ici même). Peut-être est-il donc nécessaire d'envisager une hiérarchisation dans le marquage des frontières discursives élémentaires. C'est ainsi que Roulet & coll. proposent de distinguer deux types d'unités (Grobet 2002) : *l'acte périodique*, ou unité périodique minimale, est formé d'une unité ordonnée, présentée par sa ponctuation non terminale comme cohésive mais non autonome, le *mouvement périodique* quant à lui s'achève par une unité conclusive terminale. Dans le même ordre d'idée, Lacheret (2003) tente de distinguer micro-périodes (ponctuation continuative) et macro-périodes (ponctuation conclusive) sur les bases de l'observation de transitions thématiques. Ces différents angles d'attaque, points de vue et désaccords, mettent en lumière l'aspect encore balbutiant des réponses apportées au problème de la segmentation prosodique du discours. Mais quelle peut donc bien être l'origine de tous nos maux ? Certes, pour aborder le discours oral dans toute sa diversité et sa contingence, *l'adieu à la phrase* était nécessaire, mais la démarche appelle une mise à plat conceptuelle, méthodologique et terminologique incontournable si l'on veut mettre en place des indices fiables de segmentation du discours et comprendre quelle est véritablement la nature des objets que l'on manipule, suprasegmentaux vs. verbaux. L'enjeu est réel : saisir objectivement la part des indices prosodique dans cette démarche de segmentation (Mettouchi & al. ici même), et il semblerait là qu'on n'ait pas encore fait le tour de la question.

²³ Voir aussi chez Cresti & Moneglia (2005), l'opposition entre rupture terminale d'énoncé et non terminale de constituant d'énoncé.

²⁴ « Je considère que les continuatifs qu'ils soient majeurs ou mineurs, sont des marqueurs de l'organisation rythmique et syntaxique ne véhiculant aucune signification » (Delais 2005, 105).

3.2 « Adieux à la phrase » ou « comment se comprendre sans se méprendre » ?²⁵

Penser la prosodie du discours, c'est échapper au carcan de la phrase qui, on le sait, ne peut plus aujourd'hui être considérée comme l'unité indépassable de la grammaire (Charolles & al. 2002). Il s'agit donc de trouver une unité plus pertinente par rapport aux faits à décrire et à comprendre. Que ce soit dans les cadres de travaux menés en prosodie, en pragmatique ou en macro-syntaxe, nombreux sont ceux qui se sont lancés dans l'aventure. Les dénominations sont plurielles, *paragraphe oral*, *énoncé*, *C. Unit*, *acte textuel*, *période*, *paraton*, etc. et quand une terminologie commune émerge, elle reste dangereusement polysémique d'une part, sujette à questions d'autre part.

Pour illustrer le propos, je vais revenir sur la notion de *période* que j'ai commencé à développer en 2002 (Lacheret & Victorri 2002) alors qu'elle constituait déjà le fer de lance de certains collègues (Hazaël-Massieux 1983, 1985), et qu'elle est depuis plusieurs années également le noyau central de la théorie macro-syntaxique de l'école fribourgeoise sous l'égide de Berrendonner. En fait, nous avons là des conceptions très différentes de l'objet *période*. Dans ma proposition, la segmentation d'un énoncé en périodes se caractérise par l'absence de tout *a priori* théorique sur le système à découvrir. Concrètement, elle dérive uniquement de la modélisation des variations de la fréquence fondamentale au cours du temps, par la prise en compte d'un jeu réduit de paramètres acoustiques et de seuils associés (amplitude d'un geste terminal par rapport à la moyenne de F0, réinitialisation mélodique, présence d'une pause silencieuse d'une certaine durée). L'objectif reste dans un premier temps modeste : l'identification des coupes prosodiques fortes dans le message qui relèvent de saillances perceptives. En d'autres termes, le traitement proposé ne préjuge en rien de la fonction discursive de ces coupes, ni même de la valeur sémantico-pragmatique des segments qu'elles ponctuent. Cette démarche revêt l'intérêt de ne pas forcer l'interprétation des données en fonction d'un cadre théorique posé *a priori*. Elle m'a ainsi permis de mettre au jour des constructions contre-intuitives qui m'ont conduite à ébaucher un nouveau cadre d'analyse et qui expliquent l'ancrage cognitif de mes travaux (cf. *infra*, § 3.3). En particulier, observant dans certains cas que les périodes pouvaient être de nature disloquante, isolant un constituant du reste de son énoncé support, en en faisant ainsi un constituant *marqué*, j'ai pu ébaucher différentes pistes interprétatives fondées sur les principes de distribution différentielle de

²⁵ Ces titres font écho aux articles de Berrendonner (2002) et Avanzi, Benzitoun & Glikman (2007, à par.).

l'attention, d'accessibilité et de saillance cognitive (inversement proportionnelle à la saillance linguistique, *i.e.* marquage). La période fribourgeoise est tout autre et se définit d'emblée par 4 propriétés simultanées²⁶ : 1) elle est ponctuée par un intonème conclusif, 2) elle s'aligne sur la fin d'un tour de parole potentiel, 3) elle correspond à une unité d'intégration prosodique maximale, 4) elle permet la totalisation des inférences du point de vue de celui qui l'énonce. Reste à savoir si la conjonction de ces propriétés fournit un bon instrument pour segmenter le discours et décrire son articulation. Or, à la lumière des données, il semblerait que ces propriétés ne soient pas toujours co-extensives et qu'il s'agisse plus là de l'idéalisation du linguiste que d'un fait empirique (Avanzi & Martin *ibid.*, Avanzi, Benzitoun & Glikman *ibid.*), la critique restant bien sûr à étayer par des arguments massifs. Quoi qu'il en soit, ces approches mettent en lumière le piège des dénominations communes et des amalgames qu'une interprétation trop rapide risque d'engendrer. Elles illustrent enfin la difficulté à saisir l'objet et à le stabiliser sous l'angle formel et fonctionnel. Elles m'amènent du même coup à repartir de la conception générique *d'empaquetage conceptuel* proposée par Chafe (1998) et à rejoindre Chanet (ici même) sur le statut des unités prosodiques : *unités d'activité* et non unités démarcatives. Mais est-ce à dire que les objets prosodiques en tant que tels sont dépourvus de tout statut sémiotique ?

3.3. Le statut sémiotique du signe prosodique

La dimension sémiotique des unités prosodiques illustre là encore des angles d'attaque radicalement différents entre les modèles de production et les modèles de compréhension. Pour les premiers, les unités intonatives sont des signes assimilables à des morphèmes. Pour les seconds, les unités ne prennent leur sens que dans les relations qu'elles entretiennent les unes avec les autres, voire avec le contexte ; la valeur sémiotique découle donc d'un jeu complexe de combinaisons et de constructions. À partir de là, deux points doivent être précisés. Premièrement, entre ces deux optiques radicales, certains proposent une approche intermédiaire, que nous appellerons *mixte* dans laquelle l'analyse des unités prosodiques rend compte de deux sortes de fonctionnement, certaines unités pouvant effectivement être considérées comme des morphèmes alors que d'autres révèlent des contraintes d'organisation d'un autre ordre et doivent être interprétées en conséquence (Berrendonner & coll. à par.). Deuxièmement,

²⁶ C'est du moins la définition que l'on retient à la lecture de Berrendonner (1993). Sans doute a-t-il précisé sa définition de la période dans sa grammaire à paraître (Berrendonner & coll. à par.), mais le manuscrit devant subir encore quelques réajustements, il n'est pas possible d'y faire référence sur ce point.

concernant les approches relationnelles, deux types de modèles ont pu être posés : (1) les modèles internes ont pour objet de rendre compte de la combinatoire des unités produites telles qu'on peut les observer et qui sont essentiellement à mettre en rapport avec des contraintes de marquage micro- et macrosyntaxique, (2) les modèles d'interface, qu'il s'inscrivent dans une perspective interactionnelle, co-énonciative ou cognitive, cherchent à rendre compte de l'appariement formes-fonctions au-delà de la structure linguistique. Soit le tableau suivant que je détaille ensuite :

Approche morphologique	Approche mixte	Approche relationnelle	
		Modèles internes	Modèle d'interfaces
			<i>Approche interactionnelle</i>
			<i>Approche co-énonciative</i>
			<i>Approche cognitive</i>

L'*approche morphologique formelle* repose sur l'hypothèse selon laquelle les contours prosodiques qui émergent de l'observation inductive donnent lieu à un inventaire fini de formes auxquelles on peut associer une valeur fonctionnelle précise. Ces contours sont interprétables sémiotiquement en tant que tels indépendamment du contexte dans lequel ils apparaissent. Ils constituent des signes au sens saussurien du terme, dans la mesure où : 1) ils relèvent d'oppositions distinctives, 2) le lien entre contours et signification est arbitraire (Pierrehumbert & Hirschberg 1990, Post 2000, Di Cristo 2001, Di Cristo & al. 2003, Marandin & al 2004, Delais 2005). Les contours de l'inventaire ainsi fixé portent les traces d'instructions pragmatiques précises : identifier un élément comme relevant d'une figure ou d'un fond discursif, préciser la force illocutoire d'un contour et la modalité épistémique dont il relève. Ces informations associées à une représentation phonologique multilinéaire qui prend en charge les contraintes rythmiques et syntaxiques constituent les bases des règles de génération d'une structure prosodique bien formée.

L'*approche mixte*, considère que les unités prosodiques se répartissent dans deux classes : un jeu réduit de morphèmes intonatifs, pour le reste et pour l'essentiel : des signes mimo-gestuels. Ainsi, dans la perspective qui est la sienne, définir une grammaire de la période,

Berrendonner remarque qu'il existe certains traits suprasegmentaux qui peuvent effectivement être assimilés à des morphèmes dans la mesure où 1) ils ont une valeur sémantique oppositive et 2) ils sont immergés dans la combinatoire morphosyntaxique mobilisée par la structuration grammaticale des clauses. Il en va ainsi de l'intonation énumérative, de l'accent focalisateur ou encore des marques prosodiques d'intégration morphosyntaxique (joncture d'enchâssement dans la terminologie de l'auteur)²⁷. Néanmoins pour Berrendonner, la plupart des marques prosodiques ne peuvent pas être traitées comme des morphèmes, n'étant ni basées sur des oppositions paradigmatiques, ni la conséquence de contraintes segmentales particulières. Par conséquent, elles constituent des signes mimo-gestuels qui fonctionnent sur le mode sémiotique du symptôme et se classent selon une modalité ternaire : valeur \pm conclusive des intonèmes ; valeur communicative (modalité épistémique), indicateur conversationnel (passage ou maintien du tour de parole).

Dans une *perspective relationnelle*, l'interprétation sémiotique ne résulte pas seulement de la forme des contours prosodiques et des éléments qui le composent, mais également et surtout de leur contexte d'occurrence. Autrement dit, l'association d'une valeur précise à un contour s'effectue de manière relative en fonction des rapports syntagmatiques que les contours entretiennent les uns avec les autres, voire avec le contexte extralinguistique. Quant au caractère arbitraire du signe, il est largement discuté dans les modèles d'interface. Envisageons de façon plus précise la spécificité des uns et des autres.

(1) Les *modèles internes* insistent essentiellement sur les contraintes d'appariement structural qui régissent l'occurrence des formes prosodiques²⁸. La hiérarchie intonative s'organise autour de contrastes de formes qui mettent au jour des relations de dépendance ou d'autonomie syntagmatique. En conséquence dans bien des cas, un contour descendant à l'infra-grave ne peut être considéré d'emblée comme terminal, il faut d'abord s'assurer qu'il ne résulte pas de l'application d'un *principe de contraste de pente* (Avanzi et Martin ici même). Cette approche combinatoire s'illustre également dans les

²⁷ Cf. Berrendonner (à par.)

²⁸ En poussant le point de vue à l'extrême, on pourrait même affirmer qu'elles n'ont en elles-mêmes et par elles-mêmes aucun statut de signe, mais que leur présence résulte simplement de la nécessité de circonscrire et de distinguer le long de la chaîne parlée un ensemble de signes au statut fonctionnel différent. De ce point de vue, elles ne seraient que de simples indices (pour l'opposition *indice, icône, symbole*, voir Peirce 1978). Nous retombons alors sur la fonction démarcative discutée *supra* (§ 3.1) ; voir par exemple le contour dominant obligatoire, CDO chez Rossi (1999) qui marque la fin d'une unité topicale.

travaux de Mertens, même si le principe de structuration posé ne réside pas dans un contraste de pente mais dans la perception d'écart mélodiques significatifs (*principe de dominance intonative*). Bref, contraste de pente chez Martin, principe de dominance chez Mertens, il s'agit avant tout de rendre compte de la combinatoire des signes produits tels que l'on peut les observer pour dans un deuxième temps seulement en proposer une interprétation fonctionnelle. Cette dernière est élaborée chez Martin dans le cadre des travaux du GARS en macro-syntaxe. IL s'agit en particulier de comprendre l'articulation qui s'opère entre les unités communicatives autonomes ou non (opposition *noyau-préfixe*) et les constructions prosodiques (Boulakia & al 2003). Mertens pour sa part, après avoir mis en regard la combinatoire prosodique avec les contraintes syntaxiques (démarcation d'unités et marquage de la hiérarchie syntaxique), s'inscrit dans une approche morphologique²⁹ dans laquelle les morphèmes sont dotés d'une valeur à la fois sémantique et pragmatique. Ainsi, les morphèmes [B-B-], [H+H+], [HB], [BH] marquent respectivement un contenu conceptuel homogène, l'emphase, le focus, une fonction phatique.

(2) Les *modèles d'interface* sont à comprendre principalement comme des modèles inférentiels qui résultent de courants linguistiques distincts (ethnographie de la communication et approche interactionnelle, théorie de l'énonciation, approche cognitive) mais qui, sur plusieurs points, expriment des convergences de points de vue telles qu'il n'est pas aberrant de les regrouper dans un cadre épistémologique commun. Posons donc les principes majeurs de ces modèles d'interface avant de les situer dans leurs cadres théoriques respectifs. En premier lieu, on ne peut pas adopter une vision morphologique de la prosodie et concevoir un appariement forme-fonction biunivoque tout simplement parce que le répertoire des patrons phonétiques *a priori* fonctionnel est physiologiquement limité, les formes sont donc en tant que telles polyfonctionnelles. Par voie de conséquence, l'analyse des formes prosodiques doit être menée conjointement à celle des formes verbales pour en proposer une interprétation sémiotique. Cette dernière s'appuie donc sur une interprétation multi-indicielle des éléments qui composent le message. Elle repose également sur une vision dynamique du formatage prosodique liée à la dynamique de l'expérience communicative³⁰. Par ailleurs, le caractère

²⁹ Sous cet angle, on pourrait également le classer dans les approches mixtes ; à noter également que les derniers travaux de l'auteur ne s'inscrivent plus dans une approche interprétative mais prédictive de l'intonation, voir Mertens (2006).

³⁰ Au plan structurel, on note là un glissement wittgensteinien de la problématique structurale : il ne s'agit plus de saisir les signes dans leur actualisation circonstanciée, en l'occurrence un répertoire fini de formes, mais comme des unités dynamiques permet-

purement conventionnel et arbitraire du signe ne peut être posé *a priori* comme quelque chose qui a toujours été. Il s'agit alors, pour un cadre d'analyse donné, de voir quelles sont parmi les primitives prosodiques manipulées, celles qui relèvent effectivement du signe, ou symbole³¹, et pour les autres, de réfléchir sur un type de classification un peu plus précis et satisfaisant que celui qui revient à les considérer de manière très globale comme des signes mimo-gestuels. En d'autres termes, comment peut-on faire la part entre les constructions symboliques, indicelles, iconiques et indexicales ?

- L'apport central de *l'approche interactionnelle* est d'avoir su tirer profit des travaux en ethnographie de la communication (Gumperz 1982) pour mener une réflexion approfondie sur la notion de contextualisation³² en prosodie. L'interface prosodie-discours est ici pensée dans la situation précise de l'activité dialogale et des objectifs interactionnels des co-locuteurs (Simon 2004). La prise en compte du contexte suppose de tenir compte de deux plans de structuration prosodique, la structure informationnelle et la gestion des tours de parole d'une part, les rôles sociaux d'autre part. A partir de là, il devient possible d'émettre des hypothèses concernant l'articulation entre les constituants fondamentaux d'un dialogue (séquence conversationnelle, tour de parole) et le déploiement des formes prosodiques. Sous l'angle sémiotique donc, les unités prosodiques, qu'il s'agisse de catégories globales ou locales, sont (dans un premier temps du moins) motivées, elles dérivent de l'usage situé du langage pour l'accomplissement de buts interactionnels précis. De ce point de vue, elles ont une fonction indexicale incompatible avec une quelconque fonction distinctive : elles servent de support aux inférences à opérer pour une interprétation optimale dans le contexte de buts interactionnels bien précis (Auer & Luzio 1992, Couper-Kuhlen & Selting 1996).

- Pour la *théorie co-énonciative*, développée en France par Morel & Danon-Boileau (1998), le formatage intonatif des constituants discursifs indique la relation que l'énonciateur tente d'établir avec son co-énonciateur – consensuelle ou non. L'énonciateur adopte une attitude consensuelle (ou dialogale) quand il énonce des propriétés dont il pense que son interlocuteur les partage. Il a au contraire une atti-

tant un certain jeu, en tant que potentiel permettant le déploiement d'une multiplicité d'emplois (Wittgenstein 1953).

³¹ Dans une perspective où il s'agit surtout de comprendre comment des processus au départ motivés ont pu se grammaticaliser, *i.e.* se conventionnaliser dans les langues (démotivation du signe).

³² Selon Gumperz, le type d'activité dans lequel les locuteurs sont engagés, s'il ne détermine pas le sens de leurs énoncés, exerce une contrainte forte sur les interprétations, en orientant les inférences interprétatives (Voir Simon 2004).

tude de rupture (monologale) lorsqu'il estime qu'il est le seul à pouvoir définir les propriétés du discours. L'approche repose sur le découpage des variations mélodiques en niveaux intonatifs : mise en jeu de la co-énonciation pour le niveau 4, consensualité acquise pour le niveau 3, repli sur soi au niveau 2 et rupture de la co-énonciation au niveau 1. Concernant l'interprétation sémiotique des unités prosodiques, en rester à une interprétation iconique n'est pas une position tenable longtemps : c'est essentiellement le jeu sur l'interaction des indices (f_0 +intensité, f_0 +variation de durée, f_0 +durée+intensité) qui permet de passer de l'iconique au conventionnel et qui rend possible le retour à l'arbitraire linguistique. Ainsi, alors que la montée mélodique considérée indépendamment des autres paramètres relève de la deixis vocale, couplée à l'allongement elle exprime la modalité exclamative. La spécificité de l'approche co-énonciative s'articule autour de différents points. Tout d'abord, elle pose l'hypothèse que les variations de la fréquence fondamentale (f_0), l'intensité, la durée des segments et les pauses, sont autant d'indices qui vont permettre à l'auditeur de segmenter et structurer le continuum sonore en constituants intono-discursifs types (*préambule, rhème, postrhème*). Contrairement aux approches classiques sur la structure communicative, la définition de ces constituants ne se réduit pas à des critères strictement informationnels. Autrement dit, le préambule ne saurait être confondu avec le thème comme élément connu de l'énoncé et, de fait, est souvent loin de se restreindre à une et une seule unité lexicale de nature référentielle. Quant au rhème, il ne correspond pas nécessairement au segment le plus informatif. Pour préciser les choses, un segment est rhématique parce qu'il exprime toujours un positionnement singularisé par rapport au jugement que l'on prête à autrui. Par ailleurs, puisqu'il s'agit de traiter des discours spontanés, la dimension sémiotique des unités intonatives suppose au préalable d'avoir su distinguer les marqueurs qui relèvent de malaises dans la formulation de la pensée ou dans l'organisation du lexique de ceux qui sont associés aux constructions syntaxiques et à la planification globale de séquences discursives, de ceux, enfin, qui mettent en jeu les mécanismes co-énonciatifs (ex. inflexion du point de vue sur l'objet du discours). Enfin, les mêmes outils ne produisant pas toujours les mêmes fins, l'interprétation sémiotique doit tenir compte des conditions de production qui jouent un rôle sur le formatage des objets prosodiques, donc encore une fois des types et des genres de discours (situation de dialogue où la parole est à négocier sans cesse vs. récits où l'enjeu repose plus sur des effets d'attente).

- *L'approche cognitive* de la prosodie étant plus récente et moins diffusée (pour une illustration, voir Lacheret & al. 1998, & coll. 2007), je m'y attarderai davantage. Elle s'inscrit dans le champ des

grammaires cognitives développées sur la côte ouest des Etats-Unis (Fauconnier 1984, Langacker 2000, Talmy 2000) et postule que les hypothèses formulées dans ce cadre théorique pour la modélisation des phénomènes sémantiques s'appliquent tout aussi bien aux observables prosodiques. La particularité de cette approche repose sur 3 points : 1) une vision gestaltiste et constructionniste³³ des formes prosodiques et de leur valeur sémantique, 2) l'importance accordée à l'observation et à la modélisation pour le développement de représentations formelles cognitivement pertinentes (Avanzi & al 2007, Lachetret & al. 2007), *i.e.* qui rendent compte du lien entre productions sonores et espaces mentaux³⁴, 3) la dimension majeure des faits de perception. De fait, les patrons intonatifs ne peuvent pas être considérés comme des éléments stables, mais sont vus comme des entités dynamiques qui ont une certaine part d'indétermination (par rapport à des contraintes structurales de base) et s'organisent en fonction des relations sémantico-pragmatiques dans lesquelles elles entrent. La valeur sémiotique de la prosodie découle donc d'un jeu complexe de combinatoires et de constructions qui reflètent à la fois la nature référentielle du message (ce dont il parle), le point de vue du locuteur sur son propre discours et le type d'instructions qu'il souhaite donner à son coénonciateur pour la mise à jour de sa représentation mentale. Dans ce processus intersubjectif, ce n'est pas dans la perception d'unités prosodiques isolées au sein du continuum sonore que la signification peut émerger mais dans les relations structurales que ces unités tissent entre elles et avec les autres composantes du système de la langue. Cette conception holiste du sens n'est pas nouvelle, elle confirme par exemple les hypothèses de l'approche interactionniste présentée en *supra* et ne fait que réactiver des positions fort anciennes. Ainsi pour Bühler (1934), les unités linguistiques n'ont pas de sens en elles-mêmes, mais ont une valeur sémantique déterminée au niveau de la langue par les relations qu'elles entretiennent avec les autres unités de même nature, et, au plan de la parole, par leur interaction avec les autres composantes de l'environnement linguistique ou extralinguistique dans lequel elles s'insèrent. Son originalité réside davantage dans la recherche de représentations formelles cognitivement pertinentes et appropriées pour tester et généraliser les hypothèses défen-

³³ Pour éviter toute confusion, je préciserai que la terminologie employée n'est pas synonyme de celle que l'on peut trouver dans d'autres travaux, par exemple Delais emploie le terme *constructionnel* pour signifier simplement que le profil mélodique se constitue à partir de la projection de contraintes provenant de différents modules (Delais 2005).

³⁴ De ce point de vue, la modélisation linguistique doit être psychologiquement plausible et compatible avec les théories des neurosciences cognitives concernant le fonctionnement du cerveau en général.

dues³⁵. L'importance accordée à la modélisation informatique est donc capitale³⁶. Parler de construction ici, c'est poser l'hypothèse que la grammaire prosodique³⁷ se construit et fonctionne autour d'unités symboliques plus larges que le ton ou le contour syllabique, *i.e.* des constructions, qui doivent ainsi être considérées comme les unités de base de la description grammaticale. Ces constructions ont deux caractéristiques : (1) elles combinent une forme déterminée et une fonction sémantique/pragmatique particulière, (2) elles présentent à la fois des propriétés grammaticales génériques et des traits spécifiques. Elles sont représentables par des principes d'appariements élémentaires qui dans bien des cas rendent compte, au-delà de la linéarité du continuum sonore, du travail d'une pensée multidimensionnelle³⁸ (phénomènes de piétinement, de réajustement, de complétude). Ces principes reposent en partie sur la mise en lumière de l'organisation différentielle de l'attention (principes d'alternance, de symétrie, Lacheret 2003) et illustrent l'organisation indexicale et indicielle, voire iconique de la prosodie³⁹. L'organisation formelle de ces principes souligne le rôle de l'expérience perceptive pour le traitement symbolique et les phénomènes d'empaquetage conceptuel à différents niveaux (spatial, temporel, notionnel, modal), bref, les processus cognitifs mis en œuvre par les sujets dans la gestion et l'ajustement de leurs représentations mentales (Lacheret 2003b). L'importance accordée ici à la perception, pour qu'elle ne se réduise pas à une simple déclaration de principe, mais débouche réellement sur un cadre d'analyse consistant, suppose de s'interroger sur les solutions que l'on peut trouver pour contourner le problème de la sous-détermination des unités pro-

³⁵ A cet égard, la démarche que l'on peut trouver dans les approches basées sur la contextualisation, qui repose sur l'utilisation d'une représentation morphologique de l'intonation, est pour le moins paradoxale, étant donné les présupposés théoriques antagonistes (voir l'utilisation de la représentation intonative de Mertens 1987 par Simon 2004 par exemple et ici même à Genève).

³⁶ La modélisation conduit au développement d'outils interactifs d'observation et de calcul qui doivent permettre de mettre en relation simultanément les marques prosodiques avec les marques des autres niveaux linguistiques d'une part et les effets interprétatifs d'autre part (Avanzi *et al.* 2007, Lacheret *et al.* 2007).

³⁷ Comme tout type de grammaire (Goldberg 2005).

³⁸ Pour une approche de la problématique en sémantique, voir Robert (1997).

³⁹ Quand je parle d'iconicité, attention il ne s'agit pas d'iconicité référentielle mais conceptuelle (Lacheret, Ploux & Victorri 1998). On est ici au cœur de l'appariement forme-fonction, tel que l'envisagent les grammaires de construction.

sodiques telles qu'elles sont actuellement décrites dans la littérature⁴⁰. Elle réactualise l'ancestral débat entre matière, substance et forme.

3.4. De la matérialité des faits prosodiques dans l'interprétation sémiotique

D'aucuns argueront d'un *mapping* trop direct entre matérialité du signe prosodique et interprétation conceptuelle pour interroger les fondements mêmes de l'approche cognitive. Je répondrai à l'inverse que c'est peut-être là la clé pour l'aménagement d'un nouveau cadre théorique comme le suggérait Hagège (*supra*, § 2.1), que seul un tel cadre peut nous sortir de l'impasse dans laquelle nous nous trouvons encore aujourd'hui, il faut l'admettre, malgré les efforts déployés pour démontrer le contraire.

Certes, la notion de langue implique de trouver une certaine unité dans la diversité des faits de parole, mais peut-on dire par là que seules les caractéristiques signifiantes des objets sonores qui entrent dans la double articulation du langage et reposent sur des critères de distinctivité sont pertinentes ? Certainement pas : le formatage des objets prosodiques se traduit par des configurations acoustiques extrêmement riches qui nourrissent l'expérience perceptive et le travail d'interprétation. De ce fait, elles ne peuvent être ramenées à des stylisations prosodiques rudimentaires. C'est là où la prosodie échappe aux caractéristiques des autres signes linguistiques (phonèmes, morphèmes, graphèmes, etc.). Bref, pour prendre en compte les différentes fonctions de la prosodie, en particulier la fonction contrastive, il faut s'en donner les moyens. S'il est vrai que l'influence des facteurs externes (l'hétérogénéité matérielle ou signifiante du signe) n'est pas tangible à l'écrit, l'ignorer à l'oral est une position plus problématique, c'est évident pour les phénomènes segmentaux (Boë 1997), ça l'est encore plus pour les unités prosodiques⁴¹. Ne plus s'en tenir aux distinctions tonales de base proposées dans les systèmes de transcription (Mertens 1987, Hirst & al. 1993, Hirst & Di Cristo 1998, Jun & Fougeron 2000)⁴² et enrichir les descriptions par traits qui ont pu être proposées (Delattre 1966, Martin 1975) deviennent alors des enjeux essentiels

⁴⁰ Le seul travail de fond qui ait été réalisé à ma connaissance sur ce point concerne une problématique très précise : celle de stylisation perceptive de la mélodie (Mertens & al 1997) qui ne concerne pas, du moins pas directement, le débat qui nous occupe ici.

⁴¹ Voir leur rôle central dans l'acquisition du langage (Lacheret & al. 2000, Martel 2001).

⁴² Certes ces modèles de transcription ont apporté beaucoup pour la compréhension et la problématisation des phénomènes à décrire et, encore, une fois la complexité ne peut pas être appréhendée d'emblée, elle suppose une démarche d'intégration progressive. Mais fondamentalement nécessaires et bienvenus à une époque, ils doivent aujourd'hui être revisités en profondeur (voir en particulier le problème de la transcription des variations de durée, globale vs. locale).

pour les recherches de demain. Comment concevoir des modèles qui dépassent les simples oppositions binaires, pertinentes pour les phénomènes de perception catégorielle mais inadéquates pour décrire les oppositions qui émergent d'un mode de traitement graduel et continu ? Quel empan de traitement considérer et comment le modéliser au-delà des contours syllabiques terminaux (contour de constituant informationnel, contour de période, d'acte illocutoire, etc.)⁴³ et pour quel apport au plan de l'interprétation intono-discursive ? Quels sont enfin les outils de demain qui nous permettront de développer des modèles rythmiques utilisables pour l'interprétation⁴⁴ et qui dépassent la description empirique (Couper-Kuhlen 1993, Auer & al. 1999, Simon & Grobet 2006) ? Autant de questions et certainement beaucoup d'autres qui, bien sûr, ne sont pas révolutionnaires mais pour lesquelles nous disposons aujourd'hui des outils qui nous permettent de les affronter concrètement, ce qui n'était pas le cas hier. C'est justement cette situation nouvelle qui donne à ces questions toutes leur acuité et leur pertinence.

4. Bilan et perspectives

Cette communication a été l'occasion de faire le point sur les différentes conceptions que l'on peut trouver aujourd'hui concernant l'articulation prosodie-discours et les méthodes utilisées pour penser cette interface. Si ce bilan ne révèle rien de bien nouveau aux experts sans doute, il a comme simple objectif de permettre aux uns et aux autres, en particulier à nos jeunes chercheurs, d'y voir plus clair dans le foisonnement actuel des travaux et de faire la part des choses entre ce qui relève d'une problématique commune et ce qui, à l'inverse, caractérise certains courants (point de vue particulier sur l'objet, approfondissement systématique d'une hypothèse, vs. développement d'une grammaire exhaustive). Pour préciser ces points, dans les modèles exhaustifs, qui sont censés rendre compte de l'ensemble des contraintes pesant sur les constructions intonatives en situation de discours, les approches qui ont été évoquées peuvent relever d'une

⁴³ Quand on sait en effet que la prosodie est, pour une majorité de langues, fondamentalement un module de traitement transversal qui interagit continuellement avec le lexique, la syntaxe et au-delà, le discours, il devient fondamental d'envisager des unités de traitement d'empan variable qui rendent compte des phénomènes de restructuration qui en découlent : « L'organisation prosodique propre à l'articulation avec un domaine peut influencer l'interaction avec un autre domaine. L'organisation de la phrase modifie celle des formes lexicales : en français par exemple, l'accent de mot disparaît dans la phrase. Celle-ci à un autre niveau, est modifiée par la prosodie du discours ». (Auchlin & Ferrari 1994, 187).

⁴⁴ Il y a en effet certainement beaucoup à dire en termes de scansion rythmique et de traitement conceptuel (Simon & Grobet 2006).

stratégie *bottom-up*, ou, plus rarement, d'un traitement *top-down*⁴⁵. L'approche co-énonciative qui s'affiche également comme une approche *bottom-up* est néanmoins très spécifique et de fait en marge des autres modèles : le parti radical adopté ici est de ramener à une seule cause les effets prosodiques, en l'occurrence la relation que l'énonciateur tente d'établir avec son co-énonciateur (consensuelle ou non). La particularité du point de vue et de la méthode s'exprime également dans les travaux fribourgeois dans une autre perspective encore : l'analyse des phénomènes prosodiques n'est pertinente que dans la mesure où elle contribue à éclairer la grammaire de la période. Enfin, les modèles d'interface illustrent plus ou moins explicitement un positionnement clairement différent : il est impossible dans l'état actuel des choses (avec les outils conceptuels dont on dispose et les connaissances que l'on a) de prétendre pouvoir construire une grammaire de la prosodie, seules des hypothèses ponctuelles peuvent être proposées (indices de contextualisation pour les uns, de conceptualisation pour les autres). Ces indices ne pourront être modélisés systématiquement qu'une fois un nouveau cadre épistémologique aménagé, ce qui n'empêche pas, bien sûr, d'intégrer les acquis (cf. le paradigme de l'énonciation *infra*).

Tout ceci nous ramène à l'aspect fondamentalement cumulatif des sciences : c'est par une bonne maîtrise du paysage d'aujourd'hui que l'on peut penser le paysage de demain et bâtir sur des bases saines de nouveaux projets de recherche. Dans cette perspective, je conclurai sur deux thèmes de réflexion : 1) l'importance de continuer à creuser les phénomènes contextuels et la manière dont on peut les théoriser, 2) l'apport de la linguistique de corpus pour ce faire.

4.1. *Intonation, discours et cognition située*

En proposant de voir la prosodie essentiellement comme un phénomène d'expérimentation discursive, Auchlin & al (2004), stipulent la nécessité d'une réflexion axée sur les rapports entre parole et action pour éclairer la linguistique du discours.

Concernant plus spécifiquement la prosodie, l'objectif est de comprendre comment les phénomènes intonatifs contribuent à l'inscription des sujets dans les situations dans lesquelles ils sont engagés (environnement matériel, social et cognitif). Une telle optique conduit tout naturellement à revisiter en profondeur le champ classi-

⁴⁵ La volonté de couvrir les deux paradigmes, analyse et prédiction, ou plus exactement d'utiliser un modèle d'analyse préalable pour asseoir une démarche prédictive est sur le principe idéale mais reste encore marginale (pour illustration, voir l'évolution des travaux de Mertens 1987-2006).

que de la sémiologie pour y intégrer et y conceptualiser de manière explicite les champs du discours, de l'action et de l'activité ainsi que de leurs rapports. La prosodie et l'action, la prosodie en action, l'angle d'attaque choisi insiste sur l'aspect *situé* de la cognition. De ce point de vue, il devient possible de concevoir un contexte unifié pour le traitement de processus jusqu'à présent explorés dans des cadres théoriques distincts, l'un mettant en exergue l'importance de la prosodie dans les activités de conceptualisation, l'autre son rôle dans la régulation des interactions verbales. Cet angle d'attaque, en prise directe avec la théorie de l'énonciation (Varela & al 1993, Bottineau 2007)⁴⁶, vient enrichir les approches cognitives classiques en insistant sur l'aspect biologiquement et socialement situé de la cognition et permet d'envisager un éclairage nouveau des faits prosodiques dans le discours (fonction rétroactive et mimésique notamment).

4.2. La nouvelle Lunette⁴⁷

Ainsi, les pistes d'investigation s'enrichissent et du même coup se complexifient sérieusement. En conséquence, il est plus que jamais d'actualité de se donner les moyens de ses ambitions : utiliser les bons outils pour observer les données dans toute leur complexité et leur hétérogénéité, en situation écologique. Le développement de la linguistique de corpus ces dernières années (ressources langagières et ressources instrumentales, outils de traitement multimédia ; consortiums internationaux de coordination et de mutualisation de programmes), rendu possible par l'essor des nouvelles technologies, permet d'envisager sérieusement un tel projet.

En pratique, les nouvelles technologies, en offrant des outils qui donnent à voir la langue dans toute sa richesse, telle qu'elle est pratiquée au quotidien⁴⁸, rendent possible l'accès à des corpus oraux dont la taille était inimaginable il y a encore peu de temps. S'il est vrai qu'en soi ce n'est pas un progrès théorique pour les sciences du langage, mais qu'il s'agit là simplement d'instruments nouveaux au service de nouvelles observations, il y a fort à parier que ces instruments et les observations qu'ils permettent à grande échelle vont jouer un rôle décisif dans le développement des nouvelles théories à l'interface de la prosodie et du discours. Dans un tel contexte, une rigueur scientifique et méthodologique draconienne s'impose. A partir du moment où l'on adopte une approche expérimentale, fondamentalement basée

⁴⁶ Développée en neurosciences cognitives.

⁴⁷ À l'instar de la nouvelle lunette de Galilée.

⁴⁸ Observation sinon impossible, du moins très laborieuse et donc limitée, il y a peu de temps encore.

sur l'observation, il devient nécessaire de permettre à la communauté de falsifier la théorie proposée et les hypothèses défendues, ce qui veut dire très concrètement la transparence méthodologique, l'accès aux ressources utilisées, la comparabilité des données et des résultats. Ce projet en appelle donc un autre : continuer dans la voie du développement de corpus de référence (pour des travaux précurseurs voir the Spoken Dutch Corpus : <http://lands.let.kun.nl/cgn/ehome.htm>, et aussi : Du Bois & al. (1992), Izre'el & al. (2001), Cresti & Moneglia (2005)). Ils mériteront ce label parce que d'une part ils refléteront de façon équilibrée différents genres, types et styles de discours ; d'autre part, les transcriptions dont ils seront dotés seront mutualisables. Pour conclure, c'est dans la synergie de programmes multidisciplinaires et inter-équipes que je conçois le développement des recherches à venir et l'enrichissement significatifs des travaux actuellement menés à l'interface de la prosodie et du discours.

Je tiens à remercier Bernard Victorri pour son éclairage sur le traitement automatique des langues et le rôle de la modélisation informatique, éclairage dont je me suis nourrie pour l'écriture de cet article. Merci également à Mathieu Avanzi pour sa relecture attentive et ses suggestions pertinentes.

Bibliographie

- ADAM J.M. (1999), *Linguistique textuelle : des genres de discours au texte*, Paris, Nathan.
- ADAM J.M. (2005), *La linguistique textuelle, introduction à l'analyse textuelle du discours*, Paris, Armand Colin.
- AUCLIN A. & A. FERRARI (1994), « Structuration prosodique, syntaxe, discours : évidences et problèmes », *Cahiers de linguistique française* 15, Genève, 187-126.
- AUCLIN A., L. FILLIETTAZ, A. GROBET, A.C. SIMON, (2004), « (En)action, expé-rienciation du discours et prosodie », *Cahiers de Linguistique française* 26, Genève, 217-249.
- AUER P., A. DI LUZIO (1992) (eds), *The Contextualization of Language*, Amsterdam, Benjamins.
- AUER P. (1996), « On the prosody and syntax of turn-continuations », In E. Couper-Kuhlen & M. Selting (eds), *Prosody in Conversation*, Cambridge: Cambridge University Press, 57-101.
- AUER P., E. COUPER-KUHLEN, F. MULLER (1999), *Language in time: the rhythm and tempo of spoken interaction*, Cambridge, Cambridge University Press.
- AURAN, C, R. BERTRAND, C. CHANET, A. COLAS, A. DI CRISTO, C. PORTES, A. RÉGNIER, M. VION (2006), *Proceedings of Discourse-Prosody Interface Symposium - IDP05*, Aix-en-Provence, Seridisc, Belgique, Cederom.
- AVANZI M & PH. MARTIN (2007), « L'intonème conclusif : une fin (de phrase) en soi ? », *Nouveaux cahiers de linguistique française* 28, 249-261.

- AVANZI M, A. LACHERET, B. VICTORRI (2007), « Anamor, un outil d'aide pour la modélisation de l'interface prosodie-grammaire », à par. in *Cahiers du CERLICO 20, Actes du colloque Prosodie-Grammaire*, Nantes, 30-31 mai 2007.
- AVANZI, M, C. BENZITOUN, J. GLIKMAN (2007, à par.), « Comment se comprendre sans se méprendre ? L'exemple de trois termes problématiques : période, parataxe et subordination inverse », à par. in *Actes de 4ème Colloque Doctorants et Jeunes Chercheurs en Sciences du Langage : Le vocabulaire scientifique et technique en Sciences du Langage*, 20-21 juin 2007, Nanterre.
- AVANZI, M, J.-P. GOLDMAN, A. LACHERET-DUJOUR, A.-C. SIMON & A. AUCLIN, (à par.), « Méthodologie et algorithmes pour la détection automatique des syllabes proéminentes dans les corpus de français parlé », à par. in *Cahiers of French Language Studies, Actes du Symposium : Les français des corpus*, Bristol, 20-21 janvier 2007.
- BAKHTINE M. (1984), *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- BAUMAN R. (1975), « Verbal Art as Performance », *American Anthropologist* 77/2, 290-311.
- BENVENISTE E. (1966), *Problème de linguistique générale*, tome 1, Paris, Gallimard.
- BERRENDONNER, A. (1993). « Périodes ». In Parret, H. (éd.). *La temporalité du discours*, Louvain, Presses Universitaires, 47-61.
- BERRENDONNER A. (2002), « Les deux syntaxes », in *Y a-t-il une syntaxe au-delà de la phrase*, Charolles & al. (eds.), 23-36.
- BERRENDONNER A. (à par.), « L'alternance que / #. Subordination sans marqueur ou structure périodique ? », in D. Van Raemdonck (éd.), *Actes du Colloque Modèles syntaxiques*, Bruxelles, 6-8 mars 2003.
- BERRENDONNER A. & COLLABORATEURS DU GROUPE DE FRIBOURG (à par.), *Grammaire de la période*.
- BIBER D. (1988), *Variation across Speech and Writing*, Cambridge, University Press.
- BIBER D, S. JOHANSSON, G. LEECH G., S. CONRAD, E. FINNEGAN (1999), *Longman Grammar of Spoken and Written English*, Harlow, Longman.
- BLANCHE-BENVENISTE C, M. BILGER, C. ROUGET, K. VAN DEN EYNDE, P. MERTENS (1990) (éds), *Le français parlé. Etudes grammaticales*, Paris, éditions du CNRS.
- BOË L.J. (1997), « Sciences phonétiques et relations forme/substance : un siècle de rupture, négociations et réorganisations », *Histoire, épistémologie, langage* 19.
- BOLINGER D. (1989), *Intonation and its Uses: Melody, Grammar and Discourse*, Londres, E. Arnold.
- BOTTINEAU D. (2007 à par.), « Enaction: Language and Enaction », in Stewart, J., Gapenne, O. & Di Paolo, E. (eds), *Enaction: towards a new paradigm for cognitive science*, MIT.
- BOULAKIA G, J. DELOFEU, PH. MARTIN (2003), « Sans contraste, pas d'interface », in A. Mettouchi & G. Ferré (éds).
- BÜHLER K. (1934), *Sprachtheorie*, Vienne, Jena, Fisher.

- CHAFE W. (1998), «Language and the Flow of Thought», *The New Psychology of Language*, M. Tomasello (ed.), New Jersey, Lawrence Erlbaum Publishers, 93-111.
- CHAFE W. (2002), «Prosody and Emotion in a Sample of Real Speech», in P. Fries & al. (eds), *Relations and Functions Within and Around Language*, London, Continuum, 277-315
- CHANET C. (2007), « Les unités discursives et leurs relations : bilan dans les modèles actuels et propositions », *Nouveaux cahiers de linguistique française* 28.
- CHARAUDEAU P., D. MAINGUENEAU (2002) (eds), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- CHAROLLES M. (1997), « L'encadrement du discours : Univers, Champs, Domaines et Espaces », *Cahiers de Recherche Linguistique* 6, LANDISCO, 1-73.
- CHAROLLES M., P. LE GOFFIC, M.A. MOREL (2002), « Y a-t-il une syntaxe au-delà de la phrase ? », *Verbum* 24/1-2.
- COHEN P.R., J. MORGAN, M. POLLACK (1992), *Intention in Communication*, Cambridge, PIT Press.
- COLL G. (2007 à par.), « Prosodie et émergence du sens, proposition pour une étude cognitive de l'intonation », *Canadian Journal of Linguistics* 52/3, novembre 2007.
- CORNISH F. (2006), «Prosody, Discourse, Deixis and Anaphora», in Auran & al. (eds).
- COUPER-KUHLEN E. (1993), *English Speech Rhythm: Form and Function in every day verbal interaction*, Amsterdam, Benjamins.
- COUPER-KUHLEN E., M. SELTING (1996) (eds), *Prosody in Conversation: Interactional Studies*, Cambridge, University Press.
- CRESTI E., M. MONEGLIA (2005) (eds), *C-ORAL-ROM. Integrated Reference Corpora for Spoken Romance Languages*, Amsterdam, Benjamins.
- CRUTTENDEN A. (1986), *Intonation*, Cambridge, University Press.
- CRYSTAL D. (1969), *Prosodic Systems and intonation in English*, Cambridge, University Press.
- DELAIS E. (2005), *Phonologie et grammaire, étude et modélisation des interfaces prosodiques*, mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Toulouse.
- DELAIS E, B. POST, C. PORTES (2006), « Annotation prosodique et typologie », *Travaux Interdisciplinaires du Laboratoire Parole et Langage* 25, 61-95.
- DELATTRE P. (1966), « Les dix intonations de base du français », *French Review* 40, 1-14.
- DI CRISTO A. (2001), « Une 'Grammaire Ecologique' comme cadre interprétatif de la prosodie de la parole », in *Proceedings of All-Nordic and Baltic Congress on Semiotics*, Imatra, FINLAND, non paginé.
- DI CRISTO A. (2004), « La prosodie au carrefour de la phonétique, de la phonologie et de l'articulation formes-fonctions », *Travaux Interdisciplinaires du Laboratoire Parole et Langage* 23, 67-211.

- DI CRISTO A. (2006), «A survey», in Auran & al.(eds).
- DI CRISTO A., C. AURAN, R. BERTRAND, C. CHANET, C. PORTES (2003), «An integrative approach to the relations of prosody to discourse: towards a multilinear representation of an interface network», in A. Mettouchi & G. Ferré (éds.)
- DU BOIS J., S. CUMMING, S. SCHUETZE-COBURN, D. PAOLINO (1992), *Discourse Transcription*, Santa Barbara Papers in Linguistics 4, Santa Barbara, CA, Department of Linguistics, University of California, Santa Barbara.
- ECKERT P & J.R. RICKFORD (2001) (eds), *Style and sociolinguistic variation*, Cambridge, University Press.
- FAUCONNIER G. (1984), *Espaces mentaux*, Paris, Minuit.
- FAURE G. (1970), « Contribution à l'étude du statut phonologique des structures prosodématiques », *Studia Phonetica* 3, 93-108.
- FÓNAGY Y. (1983), *La vive voix*, Paris, Payot.
- FORD C. E., S.A. THOMPSON (1996), «Interactional Units in Conversation: syntactic, intonational and pragmatic resources for the management of turns», In E. Ochs, E. A. Schegloff & S. A. Thompson (eds), *Interaction and Grammar*, Cambridge, University Press, 134-184.
- FRANÇOIS J. (1998), « Grammaire fonctionnelle et dynamique des langues : de nouveaux modèles d'inspiration cognitive et biologique », *Verbum* 20/3, 233-256.
- FUCHS C. & S. ROBERT (1997) (eds), *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris, Ophrys.
- GOLDBERG A. (2005), *Constructions at work, the nature of generalization in language*, Oxford, University Press.
- GRIZE J.B. (1990), *Logique et langage*, Paris, Ophrys.
- GROBET A. (2002), *L'identification des topiques dans les dialogues*, Bruxelles, Duculot.
- GUMPERZ J.J. (1982), *Discourse Strategies*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HAGEGE CL. (1979), « Intonation, fonctions syntaxiques, chaînes-système et universaux des langues », *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* LXXIII/1, 1-48.
- HAZAËL-MASSIEUX M.C (1983), « Le rôle de l'intonation dans la définition et la structuration de l'unité du discours », *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* LXXVIII/1, 99-160.
- HAZEL MASSIEUX M.C. (1985), « De quelques avatars de la période en français et en créole : de l'oral à l'écrit », *Travaux du CLAIX* 13, 13-42.
- HIRSCHBERG J. (2002), «Communication and prosody: Functional aspects of prosody», *Speech Communication* 36, 31-43.
- HIRST D. & A. DI CRISTO (1998), *Intonation Systems. A Survey of Twenty Languages*, Cambridge, University Press.

- HIRST D. & al. (1993), «Multilingual Modelling of Intonation patterns», *ESCA Workshop on Prosody*, D. House & P. Touati (eds), Lund University, 204-207.
- HIRST D.J. (2005), «Form and Function in the Representation of Prosody», *Speech Communication* 46/3-4, 334-347.
- IZRE'EL S., B. HARY, G. RAHAV (2001), «Designing CoSIH: The Corpus of Spoken Israeli Hebrew», *International Journal of Corpus Linguistics* 6, 171-197.
- JAKOBSON R. (1963), *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.
- JAKOBSON R. (1980), *La charpente phonique du langage*, Paris, Minuit.
- JUN S.-A. & C. FOUGERON (2000), «A phonological model of French intonation», in Botinis A. (ed.), *Intonation: Analysis, modeling and technology*, Dordrecht, KAP, 209-242.
- LACHERET A. (2003a), « Structure communicative et géométrie intonative : que nous dit la synthèse de la parole », *Cahiers de Linguistique de Louvain* 30/1-3, 88-114.
- LACHERET A. (2003b), *La prosodie des circonstants en français parlé*, Paris, Peeters.
- LACHERET A, S. PLOUX, B. VICTORRI (1998), « Intonation et thématization en français parlé », *Cahiers de Praxématique* 30, 89-111.
- LACHERET A, K. MARTEL, J. VIVIER (2000), « Prosodie et acquisition du français langue maternelle : l'émergence de la prosodie dialogique chez les jeunes enfants », *DYALANG*, E. Guimbretière (éd.), Rouen, 205-228.
- LACHERET A. & B. VICTORRI (2002), « La période intonative comme unité d'analyse pour l'étude du français parlé : modélisation prosodique et enjeux linguistiques », *Verbum* 24/1-2, 55-72.
- LACHERET A. & J. FRANÇOIS (2003) (éds), *Fonctions et moyens d'expression de la focalisation à travers les langues*, *Mémoires SLP* 24, Louvain, Peeters.
- LACHERET A. & J. FRANÇOIS (2004), « De la notion de détachement topical à celle de constituant thématique extrapositionnel », *Cahiers de praxématique* 40, 167-198.
- LACHERET, A, B. VICTORRI, M. AVANZI (2007), « Prosodie et schématisation cognitive », *Travaux neuchâtelois de linguistique* 48 (à par. décembre 2007).
- LAMBRECHT K. (1994), *Information Structure and Sentence Form*, Cambridge, University Press.
- LANGACKER R. (2000), *Grammar and Conceptualization*, New York, Mouton.
- LEON P. (1993), *Précis de phonostylistique*, Paris, Nathan.
- MAGNE C., C. ASTESANO, A. LACHERET, M. MOREL, K. ALTER, M. BESSON (2005), «On-line processing of pop-out words in Spoken French Dialogues», *Journal of Cognitive Neurosciences*, 17/5, 740-756.
- MAINGUENEAU D. (1996), *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- MARANDIN, JM, C. BEYSSADE, E. DELAIS-ROUSSARIE, A. RIALLAND & M. DE FORNEL (2004), «The meaning of final contour in French», <http://www.llf.cnrs.fr/fr/Marandin/>, September 3rd 2007.

- MARTEL K. (2001), *Thématisation et prosodie chez des enfants de 25 à 41 mois en interaction avec un adulte*, Thèse de doctorat, Université de Caen.
- MARTIN PH. (1975), « Analyse phonologique de la phrase française », *Linguistics* 146, 35-68.
- MARTIN PH. (2006), « Intonation du français : parole spontanée et parole lue », *Estudios de Fonética experimental* 15, 133-162.
- MERTENS P. (1987), *L'intonation du français. De la description linguistique à la reconnaissance automatique*, Thèse de doctorat, Université de Leuven.
- MERTENS P. (2006), «A Predictive Approach to the Analysis of Intonation in Discourse in French», in Y. Kawaguchi et al (eds), *Prosody and Syntax*, Amsterdam, Benjamins, 64-101.
- MERTENS P., F. BEAUGENDRE, CH. D'ALESSANDRO (1997), «Comparing approaches to pitch contour stylization for Speech Synthesis», in J.Ph. Santen et al. (eds), *Progress in Speech Synthesis*, New York, Springer Verlag, 347-363.
- METTOUCHI A. & G. FERRÉ (2003) (éds), *Interfaces prosodiques*, Actes du colloque de Nantes, mars 2003.
- METTOUCHI A., A. LACHERET, V. SILBERED-VAROLD, S. IZRE'EL (2007), «Only prosody ? Perception on speech segmentation in Kabyle and Hebrew», *Nouveaux cahiers de linguistique française* 28.
- MOREL M.A., & L. DANON-BOILEAU. (1998), *Grammaire de l'intonation. L'exemple du français*, Paris, Ophrys.
- PEIRCE (1978), *Ecrits sur le signe*, rassemblés, traduits et commentés par G. Deledalle, Paris, Seuil.
- PERSYN-VIALARD S. (2005) (éd.), *La linguistique de Karl Bühler, examen critique de la Sprachtheorie et de sa filiation*, Rennes, Presses universitaires.
- PIERREHUMBERT J., & J. HIRSCHBERG (1990), «The meaning of intonational contours in the interpretation of discourse», In Cohen, P.R. et al. (eds). Cambridge, Mass, MIT, Press, 270-311.
- PORTES C. & R. BERTRAND (2006), «Some cues about the interactional value of the 'continuation' contour in French», In Auran & al.
- POST B. (2000), *Tonal and Phrasal Structures in French intonation*, The Hague: Holland Academic Graphics.
- RASTIER F. (1989), *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
- RASTIER F. (1991), *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, Seuil.
- ROBERT S. (1997), « Variation des représentations linguistiques : des unités à l'énoncé », in C. Fuchs & S. Robert (éds), Paris, Ophrys, 25-37.
- ROSE F. & M. VANHOVE (2007), « Discours rapporté direct et prosodie en émerillon et en bedja » à par. in *Cahiers du CERLICO 20, Actes du colloque Prosodie-Grammaire*, Nantes, 30-31 mai 2007.
- ROSSI M. (1977), « L'intonation et la troisième articulation », *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* LXXII/1, 55-68.

- ROSSI M. et al. (1981) (éds), *L'intonation : de l'acoustique à la sémantique*, Paris, Klincksieck.
- ROSSI M. (1999), *L'intonation, le système du français – description et modélisation*, Paris, Ophrys.
- ROULET E., L. FILLIETTAZ, A. GROBET (2001), *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Berne, Peter Lang.
- SAUSSURE F. (1916), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, édition de 1972.
- SELTING M. (1998), «TCUs and TRPs: the construction of 'units' in conversational talk», *Interaction and Linguistic Structures* 4, 1-48.
- SIMON A.C. & A. GROBET (2006), « Interprétation des scansions rythmiques en français », in Auran & al. eds.
- SIMON A.C. (2004), *La structuration prosodique du discours en français*, Berne, Peter Lang.
- SWALES J.M. (1990), *Genre Analysis*. Cambridge: Cambridge University Press.
- SZCZEPEK REED B. (2004), «Turn-final intonation in English», In Couper-Kuhlen E. & Ford C. E. (eds), *Sound Patterns in Interaction, Cross-linguistic studies from conversation*, Amsterdam, John Benjamins, 97-117.
- TALMY L. (2000), *Toward a Cognitive Semantics*, vol. 1, Cambridge, MIT Press.
- TROUBETZKOY N (1949), *Principes de phonologie*, Paris, Klincksieck.
- VARELA F., E. THOMPSON, E. ROSH (1993), *The embodied Mind: Cognitive Science and Human Experience*, MIT Press, Cambridge.
- WICHMANN A. (2006), «Prosody and discourse, a diachronic approach», in Auran & al. eds.
- WICHMANN A. (2007), « L'histoire, la signification et la prosodie des marqueurs discursifs : un défi pour les linguistes et les enseignants », communication au *Colloque Maîtrise du français 07*, Théories linguistiques et enseignement de la langue, Genève, 6-7 juin 2007.
- WITTGENSTEIN L. (1953), *Recherches philosophiques*, trad. de 2004, Paris, Gallimard.